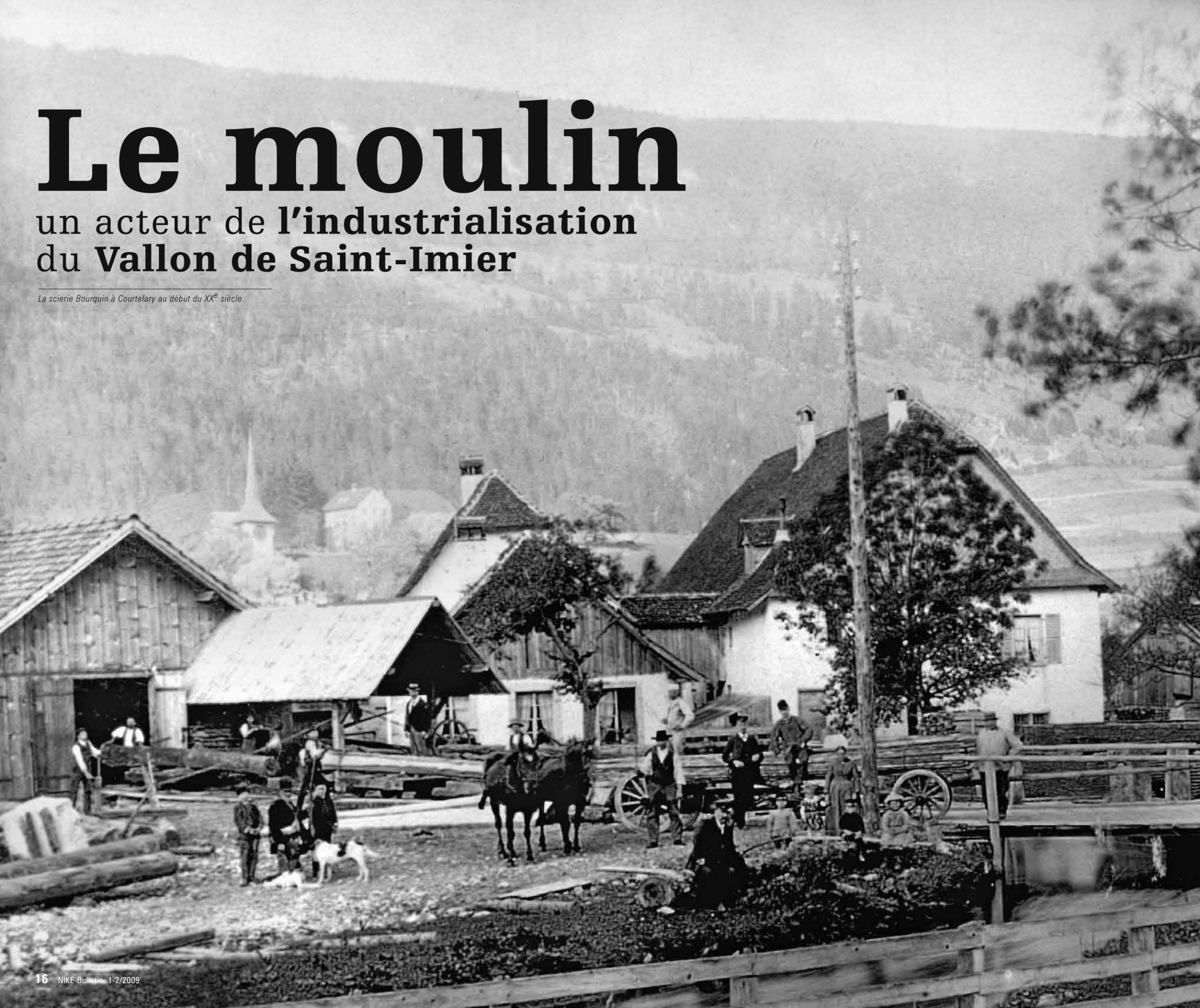


Le moulin

un acteur de l'industrialisation du Vallon de Saint-Imier

La scierie Bourquin à Courtelary au début du XX^e siècle.



Par Anne Beuchat

Dans le Vallon de Saint-Imier, l'industrie hydraulique amorce une longue mue dès la fin du XVIII^e siècle. En concordance avec la conjoncture et les structures économiques locales, elle s'affirmera tantôt comme un maillon du travail à domicile et du système de l'établissement, tantôt comme le creuset de la fabrique centralisée dans les localités peu marquées par les traditions protoindustrielles.

Les modalités du démarrage industriel sont étroitement associées aux ressources énergétiques disponibles. En Suisse, en raison du manque de charbon, cette énergie resta souvent dispensée par le cours des rivières jusqu'à l'aube du XX^e siècle. Dans le Vallon Saint-Imier, autrefois partie du bailliage de l'Erguël de l'ancien Evêché de Bâle, ce sont les rives de la Suze et de ses affluents qui ont concentré l'industrie. Jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, le moulin y apparaît tantôt comme la clé de voûte d'une économie rurale traditionnelle, tantôt comme un pôle naturel de centralisation et de mécanisation à l'origine des premières manufactures. Ces usines et leurs exploitants entretiennent cependant des relations complexes avec la société et les structures économiques régionales de leur temps. Dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'Erguël se distingue du reste de l'Evêché par le développement de son industrie à domicile de la dentelle et de l'horlogerie. Cette dernière évoluera selon le système dit de l'établissement jusqu'au milieu du XIX^e siècle au moins, époque où naissent les premières fabriques d'ébauches et manufactures de montres sur les ruines d'anciennes usines hydrauliques. Tandis que les oligarchies meunières cèdent peu à peu leur place aux nouveaux entrepreneurs, se perpétue la longue et riche complémentarité entre la production centralisée du moulin, puis de la manufacture, et celle dispersée de l'industrie à domicile et de l'établissement; succédant à un moulin d'amalgames, la ma-



Saint-Imier, le canal de la Suze et la fabrique des Longines vers 1910.

trois d'une lettre de fief par le souverain, le prince-évêque. Vers 1760, le bassin erguélien de la Suze compte 33 sites hydrauliques, soit une centaine de roues actionnant 120 engins. Le moulage des grains l'emporte nettement, suivi d'assez loin par les activités des battoirs¹ et des scieries. Ces secteurs traditionnels représentent alors plus des trois quarts des applications de l'énergie hydraulique. Comme le moulin rural pourvoit alors aux besoins de la communauté locale, la densité des sites est fonction de la population et non des conditions hydrographiques. Dès les années 1760, l'Erguël vit une crise de la meunerie qui débouchera sur une concentration de la propriété et l'abandon des installations les moins rentables. Cette crise ne sera cependant guère accompagnée d'une véritable mutation des modes d'exploitation.

nufacture de montres Longines emploie en 1905 842 ouvriers sur le site de la fabrique, alors que 956 autres travaillent à domicile.

L'apogée du moulin rural

En 1770, l'Erguël compte 7346 habitants, dont presque 40% sont domiciliés dans l'étroit rayon du Haut Vallon, où les horlogers sont déjà nombreux. Moins peuplés, le Moyen et le Bas Vallon sont essentiel-

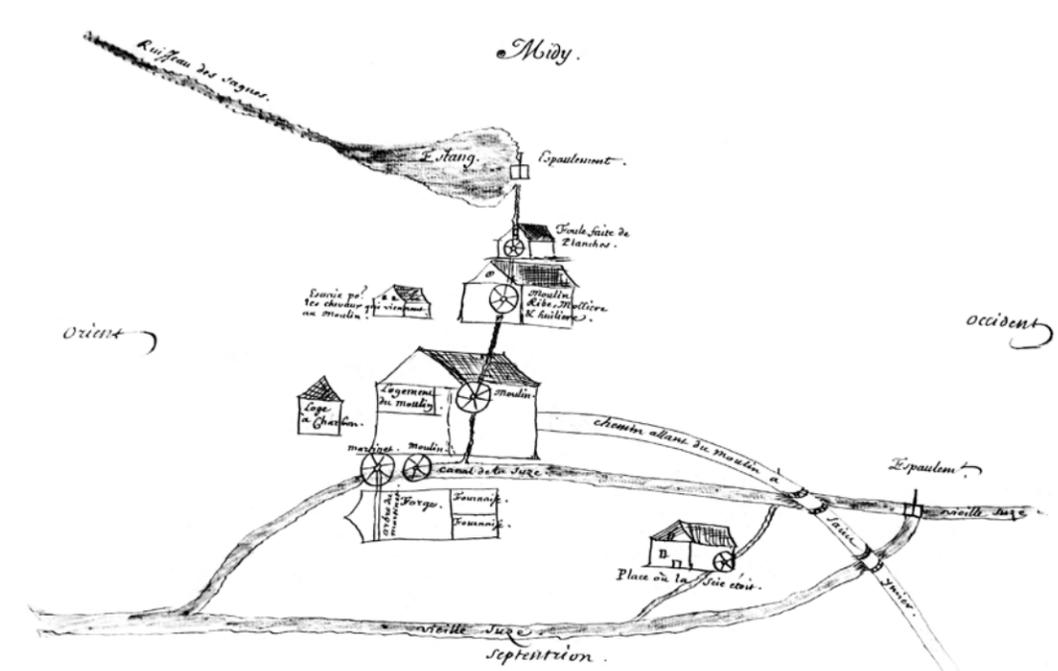
lement agricoles. Il est remarquable de constater que seul un tiers des activités recensées en Erguël sont alors liées à l'agriculture (deux tiers en Ajoie), tandis que 75% des horlogers et 90% des dentellières de l'Evêché vivent en Erguël.

Dans l'ancien Evêché de Bâle, l'exercice d'un droit d'eau et la faculté de construire un moulin sur un cours d'eau dépendent depuis le XVI^e siècle de l'oc-

Les forges et l'émergence du moulin industriel

La métallurgie est en Erguël le premier secteur de l'économie hydraulique à connaître un développement industriel. Le travail du métal se concentre essentiellement là où les conditions hydrographiques sont les meilleures, dans la cluse de Reuchenette et en aval, ainsi qu'à Cormoret. La périodicité du travail en fonction de l'étiage est

¹ Le battoir, ou ribe, est un moulin rudimentaire servant à broyer les fibres du chanvre, les graines oléagineuses, les fruits, etc. Il peut être dans certains cas synonyme d'huil提高.



Saint-Imier, croquis du fief des moulins Bruans au début du XVIII^e siècle.

un obstacle que l'on contourne au moyen d'un aménagement hydraulique performant (hauteur de chute, retenues d'eau, vannes régulatrices, canaux d'amenée ou de dérivation). La forge mobilise beaucoup d'énergie (eau, charbon de bois) et de capitaux, ainsi qu'un outillage et des connaissances spécifiques. Aussi le propriétaire ne loue-t-il pas les installations à un paysan-artisan, il exploite lui-même son usine ou engage un directeur compétent. La production est commercialisée sur les marchés neuchâtelois, suisses, voire étrangers. Au XVII^e siècle, la prospère forge du Gros Torrent à Cormoret exporte une partie de sa production de pioches, haches, faux et autres outils au-delà des frontières du Vallon.

C'est à La Reuchenette que le prince Jean-François de Schönau choisit d'ériger un haut fourneau en 1654, tandis que les forges épiscopales de la vallée de Moutier et de Delémont ont été rendues hors d'état à la suite des occupations françaises et suédoises durant la guerre de Trente ans. Le minerai local s'avère cependant de piètre qualité et la fabrication de charbon de bois concourt à dévaster les forêts environnantes. Le haut fourneau ne sera exploité que durant une douzaine d'années avant de céder la place à une simple forge. Dès

1656, le prince Jean Conrad de Roggenbach préfère louer l'établissement plutôt que l'exploiter à son propre compte. Alors que les communautés voisines, qui sont tenues de livrer le bois de bâtisse, souhaitent le voir disparaître, le souverain refusera cependant toujours d'abandonner un site qui lui permet d'écouler une partie du fer produit à Undervelier. Il envisagera même y établir une fabrique de canons de fusils employant 100 ouvriers! En définitive, en l'absence des fonds dont les privés ne disposent guère et que l'Etat rechigne à risquer, les forges de La Reuchenette seront vouées à un destin médiocre.

Les ambitions déçues du textile

Au milieu du XVIII^e siècle, l'essor des indiennes à Neuchâtel et Mulhouse suscite un regain d'intérêt pour les moulins à foulons² en Erguël. Le secteur du textile y repose alors sur le travail à domicile des dentelles de chanvre ou de crin, le filage et le tissage de la laine.

Possesseur d'une teinturerie, Frédéric Louis Jaquet rachète en 1790 les quatre fiefs Bruans, à Saint-Imier, et y établit un important complexe textile voué au foulage, dégraissage des laines et cotons, et à la teinture. En 1801, l'envergure de l'établissement est remarquable en Erguël:

«cinq bâtiments, différentes mécaniques artistement construites que l'eau fait mouvoir, dix grandes chaudières placées autour d'une enceinte voûtée pour donner le feu à volonté, six foulons, une calandre, un cylindre, une frise, un moulin à piler les drogues et un enrouloir.» Les étoffes en laine et en coton sont fabriquées par l'établissement ou livrées brutes par des marchands ou des particuliers. Elles sont foulées, tondues, dégraissées, on les teint de toutes les couleurs, on leur confère des nuances, on les lustre et les apprête. La qualité du travail, grâce à la qualité de l'eau qui donne son lumineux aux couleurs, et celle de la terre, propre au dégraissage, lui attire une clientèle essentiellement neuchâteloise et helvétique qui préférerait la fabrique Jaquet à ses concurrentes bernoises. Au carrefour de l'industrie à domicile et de la manufacture, l'établissement emploie 70 personnes, ouvriers sur le site et fileurs à domicile dans les Franches-Montagnes. Cependant, durant la période française, les taxes douanières vont compromettre les relations commerciales avec la Principauté de Neuchâtel. Jaquet devra se contenter de travailler les étoffes confiées par les particuliers de l'Erguël. Bientôt, la concurrence anglaise plongera le textile neuchâtelois et helvétique dans de graves difficultés. Les

² Le foulonnage consistait à dégraisser les draps de laine dans l'eau de la rivière. Pour cela, on plaçait l'étoffe dans une cuve remplie d'eau et de terre glaise, puis elle était frappée successivement par des pilons mus par la force hydraulique. Cette opération, en feutrifiant les fils de laine, conférait aux draps une douceur particulière.



Saint-Imier, la fabrique des Longines vers 1880.



La fabrique de montres Cortébert-Watch vers 1900.



Saint-Imier, le canal de la Suze et la fabrique des Longines vers 1910.

foulons et teintureries sur la Suze déclineront inexorablement, au point de disparaître bientôt complètement.

L'irruption de l'horlogerie dans l'univers hydraulique

Alors que les forges du Vallon périlicent, une nouvelle voie s'esquisse pour la métallurgie avec le formidable essor de l'industrie horlogère dans le Haut Erguël.

Ainsi, en 1787, François Louis et Ferdinand Meyrat soumettent au souverain le projet d'un nouvel établissement sur le site abandonné d'un ancien moulin à écorces, à Saint-Imier: «un moulin qui sert à exploiter et démêler l'or et l'argent d'avec les creusets et balayures des orfèvres et monteurs de boîtes, graveurs, bijoutiers et professions qui se sont multipliées et se multiplient tous les jours dans ce Pays.³» Selon ses initiateurs, cette réalisation évitera aux horlogers locaux de recourir à grands frais aux établissements du Locle et de Genève,

et «(...) le moulin susdit fait en un jour ce qu'un habile laveur ne peut faire dans quinze jours, outre qu'à la main il y reste et se perd toujours beaucoup d'or et d'argent, au lieu que le moulin exploite parfaitement.» Un rapport nous décrit le moulin en 1801⁴: «François Louis Meyrat de Saint-Imier établit en 1788 sur son propre terrain entre Villeret et Saint-Imier près de la Suze un moulin d'amalgame pour l'extraction de l'or et argent des cendres, creusets et balayures et porcets des orfèvres et monteurs de boîtes où il fait aussi la séparation de métaux par les voies sèches et humides, dans le même bâtiment il a construit des cylindres pour laminer et apprêter l'or, l'argent, le laiton et l'acier prêt à mettre en usage pour la fabrique de montres. Ses procédés sont pour l'amalgamation supérieure tant pour la parfaite extraction que pour la prompte expédition à tout établissement antérieur, le bâtiment est composé d'un bassin en fonte de fer d'une seule pièce

de dix pieds de diamètre et deux rouleaux servant à moudre et amalgamer, un moulin à piler les creusets et scories, un tamisage et un laminage, le tout construit d'une manière qu'une seule roue motrice fait mouvoir le tout ensemble par le moyen de l'eau et d'une bonne construction.» Sa clientèle est allemande, suisse, et surtout neuchâtoise, trois ouvriers travaillent mensuellement 2000 onces d'or et d'argent. En 1801, l'établissement aurait perdu les deux tiers de son importance en raison de l'interdiction d'exporter l'or et l'argent. Le moulin survit cependant jusqu'au milieu du XIX^e siècle, lorsqu'en 1866 Ernest Francillon rachète le site pour y bâtir la manufacture de montres Longines.

Les premières manufactures d'horlogerie

L'intrusion de l'horlogerie dans l'économie hydraulique se manifeste brutalement avec la construction des premières fa-

briques mécanisées sur les rives de la Suze qui dispense la force motrice: fabrique d'ébauches Eguet à Corgémont en 1834, fabrique d'ébauches Rosset et Chalandes à Sonceboz en 1849, fabrique de montres Raiguel Juillard et Cie (Cortébert-Watch) à Cortébert en 1864, manufacture de montres Longines à Saint-Imier en 1867, fabrique d'horlogerie Bourquin à la Heutte en 1873, etc. A Cormoret, l'établissement d'horlogerie Favre frères fondé en 1859 devient une manufacture de montres en 1889. Bâtie à l'emplacement des anciens moulins dits «dessous le village», la fabrique adopte l'architecture caractéristique de l'époque avec ses murs à colombages et ses nombreuses fenêtres. Une nouvelle roue à auges en fer transmet directement l'énergie motrice de la Suze à l'atelier des ébauches par un train d'engrenages. L'entreprise offre du travail aux villageois en son sein, mais également à domicile.

Ces nouvelles fabriques sont bâties sur l'emplacement de vieux moulins, battoirs ou scieries qui sont alors détruits et déplacés en aval, où ils suivront une voie parallèle mais à brève échéance sans issue. La concentration de l'horlogerie en unités mécanisées s'effectue tout d'abord dans le Moyen Vallon avec les ébauches. La modernisation de l'appareil de production s'opère moins facilement dans le Haut, entre Renan et Saint-Imier, là où la tradition de l'établissement est solide.

La révolution technique

A l'aube du XX^e siècle, les sites hydrauliques constituent un creuset très important de l'industrialisation erguélienne dont ils affirment encore, à la suite de l'industrie à domicile et de l'établissement, l'éclatement en unités relativement modestes.

En 1874, l'ouverture de la ligne de chemin de fer Bienne – La Chaux-de-Fonds permet l'importation de houille et induit le développement industriel de secteurs transformant des matières premières locales, comme la cimenterie (1874, fabrique de ciment et de chaux hydraulique à Rondchâtel rachetée en 1902 par Vigier; 1890, fabrique de ciment Vigier à la Reuchenette) ou la pâte de bois (1882, succursale de la fabrique de papier Biberist à Rondchâtel). Alors que les scieries tirent encore leur épingle du jeu, les moulins à grain disparaissent, victimes des importations de farines.

Grâce à leurs nombreuses usines sur la Suze, les communes du Vallon de Saint-Imier bénéficient très tôt de la production d'électricité par des centrales hydroélectriques privées. Cela permettra d'ailleurs à Cormoret d'être le premier village suisse à installer un éclairage électrique communal en 1885.

En 1900, le paysage hydraulique erguélien diffère fondamentalement de celui de la fin de l'Ancien Régime. Les fabriques d'ébauches, de ciment, et de pâte de bois ainsi que la production d'hydro-électricité éclipsent le moulin rural. Ces nouvelles usines ont abandonné le Haut Vallon, où le débit de la rivière est faible. L'introduction du fer puis de la turbine dans l'équipement hydraulique améliorent sensiblement le rendement d'une source d'énergie traditionnelle et transforment profondément sa nature: la force motrice de l'eau devient énergie électrique. Avec la machine à vapeur, les nouvelles énergies à disposition émanciperont progressivement l'industrie de la rivière.

Mémoires d'Ici, centre de recherche et de documentation du Jura bernois: www.m-ici.ch

Resümee

Der Beginn der Industrialisierung hängt direkt mit den verfügbaren energetischen Ressourcen zusammen. In der Schweiz war, mangels Kohlevorkommen, Energie bis zum Beginn des 20. Jahrhunderts meist entlang von Flussläufen verfügbar. Im St. Imier-Tal sind es die Schüss und ihre Zuflüsse, die zu einer Konzentration der Industrie führten. Um 1760 zählte man in der Herrschaft Erguel an der Schüss 33 Wasserkraftbetriebe, bei denen rund 100 Wasserräder 120 Maschinen in Gang setzten. In der Hauptsache handelte es sich dabei um Kornmühlen, ferner auch um Stampfen und Sägen. Mitte des 18. Jahrhunderts führte der Aufschwung der Indienne-Stoffe in Neuenburg und Mulhouse zu einer Zunahme der Walkmühlen im Erguel. Bald jedoch stürzte die englische Konkurrenz die helvetische, insbesondere die Neuenburger Textilindustrie in grosse Schwierigkeiten und Walkereien und Färbereien an der Schüss verschwanden vollständig.

1787 unterbreiten François Louis und Ferdinand Meyrat dem Souverän das Projekt einer Mühle, welche die Gold- und Silberabfälle von Goldschmieden aufbereitete und verarbeitete. Im Jahr 1801 hatte der Betrieb zwar zwei Drittel seiner Grösse eingebüsst, doch die Mühle überlebte bis Mitte des 19. Jahrhunderts: 1866 erwirbt Ernest Francillon die Anlage, um darin die Uhrenmanufaktur Longines aufzubauen. Die neuen Uhrenbetriebe entstehen an Stelle der alten Mühlen, Stampfen oder Sägen, die im Gegenzug zerstört werden. Dank der vielen Betriebe entlang der Schüss profitiert das St. Imier-Tal schon sehr früh von der Stromproduktion privater Wasserkraftwerke. Neben anderem führt das dazu, dass Cormoret als erstes Schweizer Dorf 1885 eine öffentliche elektrische Beleuchtung erhält.

³ Porrentruy, Archives de l'ancien Evêché de Bâle, COD 532; AAEB B239 (Erguël)/25.

⁴ Porrentruy, Archives de l'ancien Evêché de Bâle, AP 27/2.